

de ses biens fonciers, et l'avaient détaché de l'idéologie paysanne petite-bourgeoise propre à l'époque de transition du mode de production féodal au mode de production capitaliste.

Cette paysannerie pauvre, par sa situation objective et le caractère « quasi prolétarien » de son idéologie, était apte à comprendre — contrairement à la paysannerie russe du début du siècle — que les rapports de production capitalistes ne sauraient être réaménagés ou développés en sa faveur, et que son aspiration à une modification radicale de ses conditions d'existence ne pouvaient être remplie que par un bouleversement de ces rapports eux-mêmes. L'aisance et l'ampleur de la collectivisation qui suivit la révolution est là pour le prouver. Plus tarde la révolution dans les pays capitalistes avancés, plus s'accroît le poids de l'impérialisme sur les pays arriérés, et plus la paysannerie se prolétarise économiquement et politiquement. Ce mouvement, que *Lutte Ouvrière* n'a pas su discerner, est d'autant plus net en Amérique latine que les U.S.A. dominant tous les secteurs de l'économie rurale. A l'époque de la décadence impérialiste, les rapports de classe prennent la tournure du pur affrontement entre la bourgeoisie et le prolétariat à l'échelle internationale. Par conséquent toutes les couches sociales intermédiaires sont privées de la marge de manœuvre qu'elles avaient traditionnellement sur le plan économique, social et politique à l'époque de l'apogée du capitalisme. Dès lors, la révolution cubaine n'était pas essentiellement paysanne politiquement, c'est-à-dire petite bourgeoise, c'est-à-dire en fin de compte réactionnaire, mais prolétarienne au sens où elle tendait inéluctablement au renversement des rapports de production capitalistes à Cuba.

A ce propos, on peut relever une autre contradiction de taille dans la position des camarades de *Lutte Ouvrière* : les marxistes, en effet, ont toujours expliqué que l'utopie de tout mouvement politique vraiment petit-bourgeois consistait en ce que fondamentalement il exprimait la nostalgie des rapports de production abolis, en ce qu'il tendait à faire tourner la roue de l'histoire à l'envers, et en ce sens était à proprement parler réactionnaire. Or *Lutte Ouvrière* apporte fréquemment son soutien à des mouvements qu'elle qualifie à satiété de « petit-bourgeois », en clamant bien haut que ce sont là des mouvements progressistes (Palestine, etc.). Au demeurant, et c'est là qu'intervient le paradoxe, *Lutte Ouvrière* considère ces mouvements comme en un certain sens réactionnaires, dans la mesure où ils font écran entre le prolétariat et la conscience révolutionnaire — ce qui explique par exemple que tout en soutenant platoniquement la révolution vietnamienne, ils ont l'aplomb théorique de souhaiter « la dé faite du F.N.L. face aux masses vietnamiennes » !

### La direction révolutionnaire

Non contents de substituer la paysannerie au prolétariat, nous attribuerions à des individus des capacités que la classe ouvrière seule saurait avoir. Selon nous, disent les camarades de *Lutte Ouvrière*, « l'avenir de la révolution socialiste pourrait ne reposer que sur la conscience de quelques leaders » qui de surcroît ne sauraient être que des nationalistes « honnêtes et conséquents ».

La nature et les capacités révolutionnaires de la paysannerie prolétarisée montrent que la direction cubaine disposait d'une base sociale extrêmement importante, et qu'il ne s'agit pas, dans la révolution cubaine, de substitutisme pur et simple. Si la révolution dut prendre un détour, c'est que le prolétariat, faible dans certains pays d'Amérique latine, était de surcroît sous la coupe des partis communistes latiniens. Certes, cela n'alla pas sans problèmes et sans quelques déviations sur les rôles respectifs du prolétariat urbain et de la paysannerie dans le continent sud-américain (debrayisme, focisme). Il n'en demeure pas moins que la direction révolutionnaire cubaine fut amenée à se ranger sur les positions du prolétariat international, de la révolution prolétarienne, même si le prolétariat cubain n'y prit pas une part déterminante. Là encore, la corrélation du poids du stalinisme et de la loi du développement combiné fit que la révolution cubaine, pour n'être pas en tous points conforme au schéma élaboré par Trotsky, n'en est pas moins une authentique révolution prolétarienne, et Cuba un Etat ouvrier.

Une preuve supplémentaire de la nature petite-bourgeoise de la direction révolutionnaire cubaine nous est donnée, aux dires de *Lutte Ouvrière*, par le fait que si Castro a été amené à prendre des mesures économiques et sociales radicales, ce n'est pas de son plein gré, mais sous la pression constante de l'impérialisme américain. Pour se conduire en nationaliste « honnête », il fut obligé de prendre des initiatives que l'on pourrait, apparemment, considérer comme socialistes. Mais c'est illusoire... Il faut bien voir qu'« en fait, le gouvernement de Castro, dans sa période la plus radicale, n'était nullement un gouvernement de transition, à mi-chemin en quelque sorte entre le réveil des masses et la dictature du prolétariat, mais bien l'aboutissement du *cul de sac* où menait ce mouvement paysan à direction petite-bourgeoise ; il représentait le plus haut point qu'un tel mouvement puisse atteindre ». (*Lutte de classes*, n° 7). Après, il ne pouvait que dégénérer.

Selon nous, la direction de la révolution cubaine avait l'avantage — ou l'inconvénient — de n'avoir pas été formée à l'école stalinienne. Cela peut signifier soit qu'elle n'eut pas trop à souffrir, au départ tout au moins, des directives de Moscou et des déviations idéologiques que subit la direction chinoise. Mais cela peut signifier également qu'elle n'avait même pas, au départ, cette teinte de marxisme, même déformé à l'extrême, que conférait Moscou aux exécutants de sa politique. Au départ, les « intellectuels barbus » qui menèrent à la victoire la paysannerie cubaine ne se disaient même pas — pour la plupart — marxistes. Ils menaient un combat humanitaire « jacobin », au nom de la liberté, contre l'opresseur impérialiste. Mais le fait qu'ils furent conduits, sous la contrainte de l'impérialisme, à accomplir une révolution socialiste, et à se dire communistes ne saurait constituer, de notre point de vue, une preuve de leur nature de classe petite-bourgeoise, voulant se montrer conséquente dans son nationalisme. CELA PROUVE SEULEMENT QUE FACE AU CAPITALISME MONDIAL, IL N'Y A QU'UNE ALTERNATIVE : LA REVOLUTION PROLETARIENNE ET LES MESURES ECONOMIQUES ET SOCIALES QUE CELA IMPLIQUE, OU LA CAPITULATION pure et simple devant l'impérialisme.